

Zeitschrift: L'Afrique explorée et civilisée
Band: 3 (1881)
Heft: 8

Artikel: Rapport des ambassadeurs wagandas à Mtésa
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-131871>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 02.04.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

ses tributaires, ce fleuve puisse être comparé au Loualaba de Stanley. Dans la saison sèche, sous le 8°, il n'a pas plus de 120^m de largeur, avec 3^m5 de profondeur et une vitesse de 3 kilom. à l'heure ; il est même inférieur au Quanza à Dondo, quoiqu'il soit le plus grand fleuve de cette région.

Le plateau que Buchner a traversé à l'intérieur a à peu près le même caractère que celui de Malangé. Situé à une altitude de 1060^m, il est coupé par de nombreux cours d'eau, petits et grands, qui ont creusé des vallées profondes, où croissent des forêts épaisses et une végétation exubérante, analogue à celle de Goloungo-Alto et de Casengo dans l'Angola, tandis que la partie horizontale du plateau a l'aspect d'une steppe, ne produisant guère que du chaume ou des arbustes noueux et rabougris, rarement assez grands pour offrir de l'ombre au voyageur. Quoique sablonneux, le sol n'en est pas moins généralement fertile et ces vastes territoires seraient excellents pour l'élevage du bétail, mais celui-ci est rare. Les Quiocos abattent les arbres des forêts pour développer leurs cultures, tandis que les Loundas paresseux récoltent les fruits des arbres, plutôt que de défricher ou de labourer la terre. Buchner n'a pas vu de gibier ; il faut pénétrer assez loin pour en trouver.

Quant à la géologie, le pays est assez uniforme. Les couches du terrain sont presque partout horizontales, et, dans les vallées, on voit régulièrement le granit et le gneiss en bas, puis, en montant, des graviers plus ou moins durs, et enfin une terre rouge qu'on peut appeler latérite. Buchner n'a rencontré ni pétrifications ni laves. La région qu'il a traversée ne lui a pas paru riche en minéraux. Le fer abonde, mais il est d'une qualité très inférieure à celui d'Europe ; le cuivre, que l'on voit dans le Lounda, et même à Malangé, vient de Cazembé ; le sel des Bangalas provient d'une mine de peu de valeur. Les indigènes de l'intérieur remplacent ce condiment par les cendres de certaines plantes.

Ce qui manque à l'intérieur ce sont les moyens de faire valoir les terres excellentes qu'on y rencontre, et la sécurité, pour explorer les vastes territoires qu'il reste à étudier avant de pouvoir y implanter la civilisation.

RAPPORT DES AMBASSADEURS WAGANDAS A MTÉSA

Nos lecteurs se rappellent que Mtésa envoya en 1880 trois ambassadeurs en Angleterre. A son retour l'un d'eux, Saabadou, fit à son maître un rapport verbal, qui a été traduit à MM. Mackay et Pearson par

Mousta, jeune homme de Zanzibar servant d'interprète. Nous le reproduisons ici d'après l'*Allgemeine Missions Zeitschrift*.

« Quand nous atteignîmes Rionga (Foweira, à la frontière du royaume de Mtésa), nous y laissâmes nos femmes, puis on nous ôta nos fusils, nos lances, nos boucliers, même nos grosses cannes. Aussi pensions-nous que Mtésa nous avait vendus comme esclaves aux hommes blancs. Nous cheminâmes pendant trois mois à travers un désert, avant d'arriver à Khartoum; puis deux nouveaux mois dans un autre désert, où nous vîmes des montagnes comme nous n'en avions jamais vu auparavant. Nous arrivons à un Nyanza (la mer Rouge) et montons sur un vaisseau. O mon maître! c'était un vaisseau grand comme une colline! Puis nous entrons dans la capitale du roi des Turcs (Égyptiens). Toutefois nous remarquons bientôt que ce sont les *Bazoungous* (Européens) et non les Turcs qui gouvernent le pays, et que les Turcs n'ont aucune autorité.

« Nous naviguâmes ensuite sur un autre Nyanza (la Méditerranée), jusqu'à une île (Malte). On nous dit qu'elle appartient à la reine d'Angleterre; nous crûmes naturellement que la reine y habitait et que le but de notre voyage était atteint. Mais point du tout; il fallut aller toujours plus loin, et comme on nous disait que nous n'étions pas encore à moitié chemin, nous pensions que nous n'en verrions jamais le bout. Nous passâmes devant un pays européen, mais tous les gens ressemblaient aux Arabes (Alger), puis nous touchâmes à une grande île d'Europe, mais ce n'était pas la capitale (Lisbonne). Nous étions entrés dans le troisième Nyanza (l'Océan Atlantique).

« Enfin, après bien des jours, nous abordons en Angleterre. O quelle infinité de grands vaisseaux nous y vîmes (à l'embouchure de la Tamise)! Quand nous aperçûmes tous ces mâts, l'idée nous vint que c'était une forêt dont les arbres croissaient dans l'eau. En remontant le fleuve, tous les capitaines des navires criaient du haut des mâts :

« Les Bougandas arrivent, faites place aux Bougandas! » et immédiatement les gros bâtiments se retiraient (Flatterie pour la vanité de Mtésa).

« Nous débarquons à Londres. La reine (la Société des missions) envoie à notre rencontre un chef, avec une voiture et deux chevaux; en général, il y a tant de chevaux en Angleterre qu'on peut à peine les compter. Les maisons sont toutes construites en pierre; ô mon maître! magnifique! magnifique!! On construit deux longs murs en pierre (les côtés des rues), à perte de vue, et à l'intérieur de ces murs se trouve la maison. En tout, ce n'est qu'une maison, mais si divisée, qu'un grand

nombre de gens peuvent y habiter. Impossible de compter le nombre de personnes qui demeurent dans une maison (ils croyaient qu'un côté de la rue n'était qu'une seule maison). Oh! Londres est une très grande ville, il n'y a que des maisons en pierre comme d'ici à Bouhouézi (à 30 kilom. environ de Roubaga).

« Nous arrivons à une place où un grand chef (le secrétaire des missions, Grant) nous tend la main en s'écriant : « ah! Bouganda! Bouganda! Bouganda! »

« Au bout de deux jours (beaucoup plus tard), la reine nous fit chercher. Nous vîmes une foule de dames, toutes habillées de même, en sorte qu'il nous fut impossible de savoir qui était la reine. La maison de celle-ci est grande comme d'ici à Naboulagala (colline à plus de 3 kil.).

« Le lendemain, nous allâmes sur une grande prairie pour voir les soldats. Chaque *mutongole* (capitaine) a des militaires qui portent un uniforme différent. Nous étions dans un *gari* (voiture), et la reine dans un autre. Cette fois-là, nous la vîmes seule, en sorte que nous la reconnûmes. Ensuite, nous visitâmes l'endroit où l'on fait les canons ; pour un de ceux-ci, il faut 200 tonnelets de poudre, et le boulet vole comme d'ici à Nyamagoma (à plus de 10 kilomètres à l'ouest de Roubaga). Après quoi, nous vîmes combien de fusils magnifiques on fabrique. Un ouvrier nous montra celui qu'il venait d'achever, oh! et il était si beau! Puis, nous nous fîmes montrer comment ils préparent la poudre. Enfin, nous allâmes à un endroit où l'on fait des étoffes de laine pour vêtements et nous vîmes *faire boustà* (blanchir la toile).

« Après avoir passé quelques jours à Londres, nous nous rendîmes en un autre endroit où nous ne passâmes que peu de temps. Mais nous n'y allâmes pas à pied, nous montâmes dans une maison de bois (voiture de chemin de fer), qui partit d'elle-même en nous emmenant tous.

« A notre retour à Londres, nous fîmes part à la reine de notre désir de retourner à Janda. Mais elle nous dit : « Pas encore, vous n'avez pas encore vu mes animaux. » Nous allâmes donc voir les animaux (au Jardin zoologique). Tous les animaux s'y trouvent. Il nous fallut d'abord trois jours pour voir les lions, puis deux jours pour les léopards, trois jours pour les buffles, plusieurs jours pour les éléphants et six jours pour les oiseaux. (Ils n'ont été en tout que trois heures au jardin zoologique, mais ils ont évidemment voulu dire par là qu'il y a beaucoup d'animaux). On y trouve tous les oiseaux de tous pays. Nous vîmes ensuite les crocodiles. Magnifique! Magnifique! Magnifique! Les crocodiles ne sont point sauvages. On appelle le crocodile et on lui présente un morceau

de chair qu'il prend immédiatement de la main de l'homme. » — Mtésa demande d'où l'on tire toute la nourriture pour les animaux. — « On leur donne des vaches et des chèvres. » — Mtésa : « Jette-t-on aux animaux les vaches et les chèvres vivantes? » — « On tue toujours les bêtes et on ne donne que de la chair de bêtes tuées. — Nous vîmes encore des serpents, des éléphants, et toute espèce d'animaux. » — Mtésa s'adressant à ses chefs : « Entendez-vous, combien d'animaux les Européens donnent à leur reine. » Le katikiro (premier ministre) répondit : « Il faut qu'elle soit une souveraine bien puissante. » (Mtésa fit comprendre à ses chefs qu'ils pourraient le rendre aussi puissant, en lui donnant autant d'animaux).

« On nous montra ensuite des vaches, des moutons et des chevaux (l'exposition d'agriculture). Quelle masse de vaches et de moutons ont les Européens ! Puis nous vîmes des milliers de porcs, chacun avec six petits ; ces porcs servent de nourriture à la reine.

« Nous fîmes alors nos adieux à la reine (il n'y eut plus d'audience) ; elle nous donna un vaisseau avec lequel nous vînmes en un mois à Zanzibar, tandis que notre voyage pour aller nous avait pris douze mois.

« A Zanzibar nous vîmes Saïd-Bargasch qui nous fit des présents, mais il n'a qu'un petit pays. Les Arabes te trompent, ô mon maître, quand ils te disent qu'ils ont un grand pays à la *pouani* (à la côte). La côte appartient aux Anglais, et les Arabes sont leurs esclaves. L'Angleterre est un grand pays. C'est une grande île, comme d'ici à Zanzibar ; elle est entourée d'îles si nombreuses qu'on ne peut pas les compter. On y construit tant de ponts sur les rivières, qu'on n'a pas besoin d'aller par eau pour passer d'une rive à l'autre.

« O mon maître ! nous n'avons point de pays ! Le territoire de chaque chef anglais est aussi grand que le Bouganda, le Bounyoro et le Bousogo réunis. (« Répète-le, » dit Mtésa, « j'aime à entendre dire la vérité. ») — « Nous n'avons point de pays, ô mon maître. » — (« Entendez-vous, » dit Mtésa à ses chefs, « nous n'avons point de pays. ») — « En Angleterre, chaque homme n'a qu'une femme, mais chaque femme a trente enfants ! » — (Tous : « Oh ! beaucoup, beaucoup, beaucoup d'enfants ! ») — « Ils ont encore dans leurs maisons d'autres femmes, mais ce ne sont pas leurs femmes ; elles s'occupent du travail de la maison. Quand les Européens viennent ici, ils n'ont point de femmes, mais quand ils retournent en Angleterre, ils deviennent de grands chefs et reçoivent une femme en récompense de leurs services.

« Nous avons vu aussi une église qui a de très grosses cloches. (Saint-

Paul?) Quand on sonne ces cloches, tu pourrais les entendre d'ici à Bou-sogo (à 25 kilom.). L'intérieur de l'église est de bois et de pierre. Les Européens n'ont qu'une religion.

« L'intérieur de la maison de la reine est tout de glaces, d'or et d'argent, et nous étions assis sur des sièges d'ivoire. »

(Ici Mtésa s'écria : « halte ! » et congédia les chefs, en donnant l'ordre à Saabadou de ne communiquer qu'à lui seul ce qu'il avait vu en Angleterre.)

CORRESPONDANCE

Nous avons reçu de l'explorateur hollandais Schuver une lettre que nous publions ici, en la faisant précéder et suivre de quelques mots, d'après l'*Exploration*, les *Mittheilungen* de Gotha et les *Proceedings de la Société de géographie de Londres*, pour faire connaître à nos lecteurs la marche du voyageur jusqu'à Fadasi, et les résultats de son exploration jusqu'au commencement d'octobre.

Parti du Caire le 1^{er} janvier de l'année dernière, il remonta le Nil et le suivit jusqu'à Korosko, d'où il traversa en 9 jours le désert de Nubie, et gagna Abou-Hammed; de là, longeant de nouveau le Nil, il atteignit Berber en 5 jours. Le 19 mars, il arrivait à Khartoum. Pendant les quelques semaines qu'il y passa, il acquit la certitude que Réouf pacha emploie contre la traite autant d'énergie et de bonne volonté que Gordon pacha; mais peut-être ne dispose-t-il pas des mêmes moyens d'action le long du Nil Blanc.

Le 4 avril, il repartait de Khartoum avec 12 chameaux chargés, un compagnon fidèle, Giacomo Rachetti, un domestique galla, et un gamin darfourien. De Khartoum à Sennaar, où il arriva en 3 jours, il suivit une route assez éloignée du Nil Bleu, à l'ouest de celle de Marno. La population du pays traversé est arabe et hospitalière, douce et riche en esclaves. A Sennaar, il rencontra Piaggia qui n'avait pu dépasser Beni-Changol, et retournait à Khartoum. Notre Bulletin d'aujourd'hui annonce la mort de Piaggia.

Depuis une année, une ligne télégraphique, malheureusement menacée par les termites, relie Sennaar à Famaka, voisine de Fazogl, la dernière station égyptienne, que Schuver atteignit le 28 avril, après un voyage rapide et heureux à travers les plaines, monotones et boisées d'arbustes épineux, qui bordent le Nil Bleu. La sécurité y est complète, mais la rareté des habitants fait que les voyageurs y sont exposés à manquer de vivres. Les chefs nègres du Berta sont bienveillants envers les Européens, et n'exigent pas d'eux le tribut qu'ils font payer aux marchands arabes. Le pays est très giboyeux jusqu'à Beni-Changol, où il arriva le 21 mai. Il dut y rester plus de quinze jours, ensuite de troubles occasionnés par des trafiquants d'esclaves, qui avaient renversé le principal chef et aidé à une famille de fellahs à prendre sa place. Grâce à l'appui du commandant de Fazogl, Schuver